

MAI 2012 Rouyn-Noranda

SMALL EST TOUJOURS BIUTIFUL

Je veux d'abord vous remercier de m'avoir invitée à prendre la parole dans le cadre du Colloque Les arts et la ville. La rencontre d'aujourd'hui, pourtant, se fera sous forme de questions à soulever et de commentaires éminemment personnels à partager car mon point de vue sur la ville et les arts est le plus simplement du monde un point de vue de citoyenne et d'artiste. Je n'ai aucune autre compétence particulière pour être ici devant et avec vous.

D'où me vient mon intérêt pour Rouyn-Noranda, pour l'Abitibi, le Témiscaminque ? D'où me vient une attirance qui grandit au fil des ans pour un coin de pays que je connais si peu ? De ses mines et de ses ressources naturelles ? De sa laine filée à la main, achetée à Ville-Marie il y a trente-cinq ans... De son histoire valeureuse, de ses paysages et de ses champs qui produisent à l'automne et des autres vidés de leur terre et largement ouverts sous le ciel ? Oui, il y a de cela, mais mon attention pour la région a été attirée il y a longtemps et mon intérêt pour l'Abitibi s'est nourri au fil des ans de la rencontre d'artistes qui avaient clairement choisi de dire la terre de leur pays.

C'est Raoul Duguay et son inoubliable *Moi j'viens d'l'Abitibi, moi j'viens d'la bitte à Tibi* qui le premier m'a parlé de l'Abitibi. Tout Raoul Duguay, même quand il ne nommait pas sa région, par sa fougue, sa folie, son délire vivifiant parlait de ce coin de pays que j'imaginai géant. Surhumain. L'artiste m'émeut encore par sa démesure qui évoque les espaces les plus grands et les froids les plus mordants.

Puis j'ai connu Richard Desjardins, sa langue rocailleuse et tendre, sa gorge forgée à grands coup d'enclume et sa parole citoyenne... et j'ai retrouvé le goût du pays du nord. Les artistes, les vrais, nous parlent au-delà des mots. Ils sont essentiels et uniques et ces deux là, on le devine, on le sait, on le sent, ils sont nés de la terre d'Abitibi et ne pour-

raient pas venir d'ailleurs. Ils auraient une autre saveur, une autre couleur, un autre son, une autre présence.

J'ai connu Jeanne-Mance Delisle et le théâtre du Cuivre, le théâtre du Tandem...

J'entends depuis 30 ans résonner de plus en plus fort les mots Festival de cinéma international

devenu rendez-vous incontournable des cinéphiles et moteur pour les activités culturelles de la région nombreuses, diversifiées:

le Festival des guitares du monde,

le Festival des musiques émergentes...

La liste est longue et je sais qu'elle est trop courte mais elle dit le plus important :

que Rouyn-Noranda est connue et reconnue pour ses artistes

ses institutions culturelles qui parlent de chez eux,

en s'ouvrant au monde.

Qu'ont-ils donc en commun les Raoul Duguay, Richard Desjardins, Jeanne Mance Delisle,

et les autres que je ne nomme pas ici

mais qui font le tissu social et culturel de la ville et de la région

et sont devenus ici, et ailleurs, culture officielle et reconnue,

qui déborde sur le Québec,

traverse les frontières ?

Qu'ont-ils en commun avec le Festival de cinéma international qui aura 30 ans en 2012 ?

Avec les théâtres du Cuivre et du Tandem ?

Avec les nombreux autres festivals qui poussent encore et quadrillent la région d'activités qui lui donnent une visibilité exemplaire ?

Comment ces artistes et ces rendez-vous culturels réussissent-ils à nous parler si directement à nous qui sommes si loin

de la région qui les a vus naître

et qui les a faits tels qu'ils sont?

Je crois et dirais tout simplement parce que ces artistes-là et ces événements-là se sont faits avec la patience du temps qui coule dans leurs veines d'êtres humains et la conscience de parler de ce qu'ils avaient de plus intime et de plus précieux : le pays qui les a vus naître et qui les a fait tels que nous les connaissons et aimons. Cette culture-là a planté ses racines profondément et c'est ce qui la rend précieuse ici et dans le monde. Elle s'est polie à l'abri du marketing et du commerce dans les replis les plus intimes comme le minerai qui pousse dans les mines à l'abri de la lumière et du bruit.

IL FAUT SAVOIR ET DÉCIDER DE QUELLE CULTURE NOUS VOULONS PARLER...

Le mot culture est large et pour mieux le cerner j'aimerais revenir à sa racine latine. *Cultus*, « action de prendre soin ». Les agriculteurs « prennent soin » de la terre et exploitent son potentiel à travers un ensemble d'opérations appelées l'agriculture. Les croyants « prennent soin » de leurs dieux et entretiennent leur relation avec eux par le culte. Les êtres humains « prennent soin » et développent le potentiel de leur corps et de leur esprit par diverses activités regroupées sous les termes de « culture physique » et de « culture de l'esprit ».

Tranquillement le mot s'est étendu pour parler d'un ensemble de pensée, de comportements, de sentiments, de croyances, de modes de production et de reproduction, etc. socialement appris et globalement partagés, à un moment donné, par un groupe de personnes formant un peuple ou une société.

Comment en sommes-nous arrivés à cette formulation *consommer de la culture...*

Consommer de la culture, serait consommer? Un ensemble d'aspects intellectuels propres à une civilisation, une nation ou encore un ensemble de formes acquises de comportement? Comment le pourrions-nous?

Le mot consommer dit beaucoup.

Il ne parle déjà plus de culture. Mais de produits.

Il parle d'une culture dominante qui nous envahit malgré nous,

où que nous soyons,
qui nous encercle
nous cerne,
nous presse.

Une culture bruyante et officielle
qu'il faut affronter et subir partout.

Dans les centres d'achats
dans les temps d'attente au téléphone
dans les cabinets de médecins.

Elle ne se tait jamais, nous inonde d'une musique que nous n'aimons pas
nous martèle le nom de tous les joueurs de hockey et leurs salaires
leurs déboires
leurs maladies.

Elle nous informe de quantités de détails insignifiants
qui encombrant nos imaginaires et prennent une place précieuse pourtant que nous voudrions
que je voudrais
réserver aux choses qui en valent la peine...
qui élèvent l'âme.

Je me sens d'un autre siècle en employant ces mots
et pourtant ils disent exactement ce que je veux dire.

Bourdieu, un sociologue français qui a beaucoup travaillé sur les médias de communication, disait à quel point la télévision et l'on peut maintenant ajouter la radio est un savant gaspillage de précieuses minutes de temps d'antenne consacrés à des faits divers dont la fonction est de « faire diversion »...

C'est-à-dire nous empêcher de voir les choses importantes.
Le gaspillage est honteux.

Patrick Le Lay, le président de France 1 écrivait en 2004 en d'autres mots, plus cyniques :
pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le

divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible (...).

Il n'y a pas matière dans ces émissions-là à élever l'âme,
à critiquer des modèles déficients ou pervers
et à inventer des alternatives qui réjouissent le corps, l'esprit, le cœur.

Pour se protéger de cette culture-là, il faut déjà en prendre conscience
Car le fait divers est partout,
le sensationnel,
la logique du spectacle
et la dramatisation
structurent notre pensée et notre culture.

Ils opèrent une sélection
imposent des consensus bruyants
qui se rêvent dans les loges du centre Bell.
Se décident et se fabriquent dans quelques lieux de pouvoir.

Cette culture vient d'en haut,
elle se fait à grands coups d'argent
et se décline en quelques noms.

La musique de Véro,

Les choix de Véro

Les jeux de Véro

La grosseesse de Véro...

Cette culture est fabriquée, par et pour l'argent

et s'impose en messages simples,

populistes,

menteurs,

pensés et payés par des holdings

qui contrôlent tous les secteurs d'une culture banalisée

de formes prédigérées,

mondialisées,
 normalisées
 vides et creuses.

C'est une culture méprisante et conçue
 pour être vendue au plus grand nombre,
 pour créer des besoins et les combler au fur et à mesure,
 pour faire taire la conscience, la pensée, le libre arbitre
 et tuer le silence.

À côté,
 en dessous,
 à moitié étouffée par cette culture dominante omniprésente et insipide
 qui nous balance par la tête ses must, ses modes, ses idoles d'un jour, ses jeux, ses rires,
 il y a l'autre culture.
 Une culture multiforme, personnelle, unique, originale,
 changeante comme l'époque et les espaces que nous habitons.

Je l'appelle : **LA CULTURE DU PETIT ET DU QUOTIDIEN**

Et c'est d'elle que j'aimerais parler aujourd'hui.

C'est une culture discrète qui a hauteur d'homme et parle à l'âme.

Cette culture-là
 se nourrit de son environnement naturel,
 se sert du paysage comme fond de scène,
 grandit avec le temps qui passe,
 respire avec les enfants qui partent pour l'école
 et les adultes qui rentrent du travail,
 les odeurs du printemps qui se réveille.

Elle se fait au jour le jour
 avec patience, passion et obstination

éclate quand elle est prête
comme les tapis que crochetaient nos grands-mères.
Elle est fière et quotidienne
ne se fait pas pour le profit mais
dans une volonté d'expression et de partage d'une vision du monde.
Elle naît dans l'intimité et s'adresse à l'intime
réveille notre capacité à agir sur le réel,
nos rêves d'être meilleurs,
nos désirs collectifs d'être ensemble dans un espace qui nous rassemble
et nous ressemble.
C'est de cette culture-là que j'aimerais que nous parlions aujourd'hui
et que j'aimerais sentir battre dans les villes
celle où je vis
celles que je visite
chacune avec sa couleur et son odeur.

Cette culture-là, il faut la désirer pour la rencontrer
il faut la débusquer
il faut travailler pour la trouver car elle n'est pas à portée de main.
Elle ne se laisse pas consommer distraitement,
se trouve rarement sur le chemin de l'école ou du travail.
Elle ne profite pas des haut-parleurs bruyants et
qui la relaient ad nauseam dans tous les médias de communication.
Elle naît dans le silence et le désir
et quand on la croise en marchant simplement dans la rue
c'est si rare que la surprise et le bonheur...
nous envahissent.

Je pense à Trois-Rivières et à ses extraits de poésie au coin des rues.
À peine quelques mots et un souvenir remonte,
le désir d'en savoir plus qui nous envahit comme une grande coulée de sève,

la rêverie se met en marche, déclenchée par une sonorité, une association.

C'est rien, presque rien et c'est tout.

C'est vivant.

DE QUELLE VILLE PARLONS-NOUS ?

La ville c'est d'abord le lieu où nous vivons, travaillons, sommes à l'aise, stimulés et vivants pour le travail, les loisirs, les quêtes, les besoins.

Le lieu où nous marchons, mangeons, aimons, promenons nos enfants, nos petits-enfants.

Il faut aimer sa ville, avoir envie d'y vivre et il faut que ce lieu habite nos souvenirs et nos imaginaires comme nous-mêmes nous l'habitons.

Qu'est-ce qui fait que nous aimons notre ville et que nous désirons y rester le plus longtemps possible ?

Et qu'est ce que la ville ?

La ville comme la culture se fait d'abord par son histoire et sa géographie...

puis elle subit des transformations selon les époques, les modes et les courants, les avancées technologiques, les spéculations et les faiseurs de profits.

Elle change, évolue, se dénature parfois et se retrouve sous de nouvelles impulsions, de nouvelles manières de la considérer et de l'habiter.

LA VILLE EST HISTOIRE.

Elle est HISTOIRE et parle d'HISTOIRE. Elle est faite des **PASSÉS** nombreux, uniques et différents qui s'y sont croisés, y ont surmonté des difficultés, vécu plaisirs, bonheurs, épreuves, tracé des rues, dessiné les parcs, bâti des écoles, une église, des maisons, démolit les maisons, rebâti d'autres maisons.

Comment la ville, la mienne ou celles que je visite pour le plaisir, le travail, le dépaysement est-elle devenue, sont-elles devenues ce **PRÉSENT** qui m'entoure ou que je dé-

couvre. Le présent est toujours en tensions, vibrant, multiple, complexe avec ses intérêts contradictoires, entre rêves et réalités. Entre idéal et réalité.

La ville doit aussi être avenir, de cet **AVENIR** que nous pourrions appeler utopie, que nous avons le droit...

Le devoir d'imaginer idéal.

Nous avons l'histoire pour nous renseigner sur le territoire que nous habitons et le présent dont nous vivons les bons et mauvais côtés. Nous pouvons imaginer pour ceux qui suivent un environnement lumineux, apaisant et riche de saveurs, de couleurs aussi stimulant que reposant

en accord avec la nature

et les obligations de la vie quotidienne.

Pour cela il faut apprendre à penser à long terme

oublier les calculs mesquins et toujours mauvais de rentabilité à court terme

remettre en perspective ce que nous avons reçu de meilleur des générations qui nous ont précédés

pour léguer le meilleur aux générations qui nous suivent.

Il faut surtout réussir à faire taire les intérêt particuliers.

QUE FAISONS-NOUS DE NOTRE PATRIMOINE ?

Aimons-nous, soignons-nous, conservons-nous en bon état ce précieux PATRIMOINE qui raconte nos origines, ce patrimoine matériel, maisons, églises, division des terres, aménagements des berges, clôtures... connaissance de la nature et respect de ses relations avec l'homme dans des aménagements qui rendent compte de ce respect.

Si le patrimoine matériel est important parce qu'il s'inscrit dans le paysage et forme notre regard, imaginons le patrimoine immatériel... la fierté de ce que nous sommes, droiture entêtée, presque obstinée à être différent, debout dans le vent, inventifs pour survivre à l'hiver, à l'assimilation, curieux et attentifs à la nature. Je pense souvent à une photogra-

phie de ma grand-mère qui, à 25 ans, vient d'accoucher de son 5^{ième} enfant. La famille, ils sont 7, chez le photographe, les petites filles en robes de dentelle blanche empesée, avec des jolis boudins faits au fer à friser... Les petits garçons fiers et droits dans leur costume de matelots et le bébé dans sa robe de baptême qui ressemble à une robe de mariée... Où avaient-ils pris l'argent, eux qui étaient pauvres comme du pissa de morue sur leur terre de roches ? Où avaient-ils pris le temps et l'énergie pour se faire si beaux et aller chez le photographe ? Que me reste-il de ce courage à toute épreuve, moi qui souvent, ne réussis même pas à me laver les cheveux quand l'eau chaude coule toute seule du robinet ?

Revenons au patrimoine matériel, partie intégrante de notre histoire et décor de notre vie quotidienne. Je m'émerveille chaque fois que je vais à Québec et que je vois la renaissance de la ville, que je sens la vision éclairée du maire Lallier dans sa manière de redonner la ville aux citoyens dans l'intégrité d'un riche passé. Quand j'y vais par les petites routes le long du fleuve sur la rive nord ou la rive-sud, et que je traverse les adorables petits villages aux vieilles canadiennes bi et tricentennaires je me désole chaque fois que je croise la caisse populaire. Si j'ai toujours eu beaucoup de considération pour la vocation d'éducation que se sont donnée les caisses, je me demande toujours pourquoi elles n'ont pas incluent le patrimoine dans leur priorité et pourquoi elles ont installé à côté des belles églises de village des constructions sans âge et sans âme comme une verrue sur le bout du nez ...

Pour le coffre-fort, répondent-elles...

L'argent serait-il le seul moteur d'un avenir radieux ?

LA VILLE EST AUSSI GEOGRAPHIE.

Tous les jours je m'émerveille de voir le fleuve Saint-Laurent et quand je ne le vois pas, je sais qu'il est là, encercle la ville, coule sur les rapides de Lachine, se fait plus paresseux dans le port laissant les autres travailler. J'aime savoir que ma ville est un port, que les grands silos qui bordent les rives, un jour, ont été pleins de céréales. J'aime que la lumière de l'eau me surprenne au détour d'une rue. J'aimais ses ormes qui ont été ma-

lades. J'aime ses lilas dont les fleurs durent si peu longtemps, sa petite montagne (les Suisses rient de moi) au centre de la ville... Tous les jours, je m'étonne que ma ville ait respecté inconsciemment la logique de toutes les grandes villes : les quartiers riches à l'ouest et les quartiers populaires ou pauvres à l'est... les vents dominants charriant vers l'est les mauvaises odeurs.

Chaque ville a sa topographie unique aussi précise que les empreintes digitales, une faune, une flore et des couchers de soleil différents chaque jour de l'année et à nuls autres pareils. La ville est en mouvement, toujours en mouvement entre son histoire et sa géographie, aussi dépendante de l'une que de l'autre qui l'ont façonnée et l'ont fait se développer. Histoire et géographie sont le cœur et l'âme de la ville.

Les villes se font de climat et de paysages, de ressources naturelles qui peuvent aussi les faire mourir... quand il n'y a que le profit et la rentabilité à court terme dans la mire de ceux qui décident. Méfions-nous de l'argent et ne le laissons jamais être au cœur des décisions. Rappelons-nous qu'il peut facilement être l'ennemi du bien commun quand il se met au service d'intérêts particuliers et corporatifs. Rappelons-nous 1950... C'était il n'y a pas si longtemps. L'histoire mérite d'être racontée, car c'est un exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Un consortium secret de GM et de pétrolières a racheté 45 systèmes de tramways de villes nord-américaines pour les démantibuler, les défaire, les exclure des paysages urbains et les remplacer par les autos...

General Motors forma dès 1936 de connivence avec Mac Manufacturing, Firestone et les pétrolières B. F. Phillips et Standard Oil of California, la **National City Lines** pour continuer à acheter à coups de millions — dans le seul but de s'en débarrasser — une centaine de réseaux de tramways électriques dans 45 villes nord-américaines.

L'objectif de la campagne de dénigrement et de dangerosité des tramways électriques réussit : en 1949, malgré la condamnation au criminel de GM, une centaine de réseaux de transport urbains **avaient adopté les autobus** construits par General Motors carburant au pétrole.

À Montréal comme ailleurs en Amérique du Nord, des wagons de tramways furent incendiés comme pour « exorciser » le mauvais sort de ce **moyen de**

transport trop parfait pour être moderne.

Les cinq entreprises furent trouvées coupables de conspiration en avril 1949 et dûrent payer chacune **une amende de \$5000**. Le principal responsable de ce crime, le trésorier de GM, un certain H.C. Grossman dû payer une amende totalisant ... \$1.

Cette histoire se répétera à coup sûr et partout si nous, les citoyens qui aimons notre ville, ne demeurons pas extrêmement attentifs à la chose publique, extrêmement sceptiques et critiques devant le progrès tapageur, pressé, à court terme, à courte vue.

CONCILIER VILLE ET CULTURE...

Chaque ville a son histoire et sa géographie avec lesquelles elle doit vivre, il ne peut donc pas y avoir un modèle unique de développement culturel. Au contraire. Chaque ville doit développer sa propre manière de s'inspirer de son passé pour vivre au présent et dessiner la ville de demain où il fera bon vivre.

Je reviens au préalable de toute réflexion sur la ville et la culture : la ville est un lieu de valeurs partagées, d'espaces partagés, de rythmes de vie partagés et je l'espère de désirs partagés. Comment les espaces matériels, la mise en valeur des espaces naturels, la dynamique et l'organisation des ressources permettent-elles la vie quotidienne, le métissage intergénérationnel, le métissage ethnique, la facilité à se mouvoir, la surprise des aménagements inattendus et stimulants, les échanges humains ? Je me rappelle une petite ville de France où le marché du mardi se tenait juste en face de la bibliothèque... et le passage à la bibliothèque semblait aussi naturel qu'à l'étal de fromages. Tout le monde avait un livre sous le bras. Autre exemple, moins heureux. Je pense au CLSC de Joliette qui est à la croisée de deux autoroutes ? Comment peuvent s'y rendre les jeunes mères sans voiture, les malades, les vieux qui n'ont plus de permis ? En passant devant, chaque fois je me demande qui avait intérêt à vendre un terrain dans ce coin-là ?

Vous pensez peut-être que je m'éloigne de mon sujet... Non. Je demeure convaincue que la culture est un art de vivre et que pour être véritablement culture, l'art doit trouver sa place dans notre vie quotidienne...

QUELLES SERAIENT LES CONDITIONS D'UNE VRAIE PRÉSENCE DE LA CULTURE DANS NOS VILLES?

La ville au cours des âges a toujours été un lieu d'expression de la chose citoyenne et de culture, qui pour moi, demeurent indissociables, l'une nourrissant l'autre et vice versa. À certaines époques et sous certaines latitudes culture et chose citoyenne étaient largement publiques et ouvertes à tous : l'agora dans la Grèce antique, le parvis de l'Église au Moyen Age où les mystères et fabliaux étaient présentés d'abord liés au culte puis franchement d'inspiration laïque, le mouvement des muralistes au Mexique du XX^e siècle, un exemple fabuleux de culture « savante » accessible à tous. La politique québécoise du 1% est aussi une initiative extraordinaire pour mettre l'art dans nos vies. Mais il faudrait multiplier par dix, par mille cette présence active et féconde de l'art.

QUELLE APPROCHE PRIVILEGIER ?

Elles sont nombreuses les approches et s'il faut n'en rejeter aucune dans un premier mouvement, il faut aussi une pensée critique et une volonté claire de ce que l'on veut privilégier car l'argent est précieux, rare et le commerce puissant, toujours à l'affût. Qu'est-ce qui fait que la ville que j'habite me touche autant, qu'elle me retienne? Qu'est-ce qui m'émeut? Qu'est-ce qui me plaît? Qu'est-ce qui la rend si excitante, forte, séduisante malgré tous ses défauts et Dieu sait qu'elle en a... Est-ce la place des Festivals qu'on a inaugurée bruyamment l'été passé? La rue Saint-Catherine piétonne durant tous les mois de la belle saison? Les petits jardins communautaires dans le parc à côté de chez moi, les jardins urbains et les marchés saisonniers qui ont envahi les parkings vides? Les feux d'artifice que je vois des fenêtres de ma chambre? La multitude de salles de spectacle où je peux me rendre à pied? Le système de bixis? Les nombreuses épiceries tout près de chez moi? La bibliothèque et les équipements de la ville, Maison de la culture, piscine,

parcs, ruelles aménagées? Les journées de la culture avec un grand C, que l'on veut le grand événement rassembleur?

Les réponses me ramènent toutes au titre de cette réflexion : c'est le petit, le quotidien, le surprenant... le tissu social, le tissu urbain qui font que j'aime habiter ma ville. Oui, Montréal est une ville riche de culture mais la plus précieuse demeure celle qui échappe au commerce. C'est le parc à la sortie du pont et ses magnifiques foins qui renaissent tous les printemps, entre les statues de bronze. C'est le trottoir autour de la salle d'Espace Libre avec ses mots étranges qui éveillent ma curiosité chaque fois que mon regard les retrouve après la neige. C'est le vélo que je prends à côté de chez moi et que je peux laisser à côté de la Grand Bibliothèque. C'est la densité des librairies, des théâtres, des Maisons de la Culture où je peux entrer librement. C'est la diversité culturelle, la proximité. La surprise de voir des tomates où il n'y avait qu'asphalte et déchets. Cette culture-là n'apporte pas à Montréal des retombées de 90 000 000 de dollars en trois jours comme le Grand Prix mais elle appartient à tous et se vit à l'année.

Je n'aime pas la culture qui ne profite qu'à une toute petite élite.

Je n'aime pas la culture qui fait grand bruit à grand coup d'argent...puis se tait le reste de l'année.

Je n'aime pas les choix de vie qui sont d'abord et avant tout des choix d'argent.

Je déteste la rue Saint-Catherine l'été, si piétonne qu'on ne peut même pas s'y promener en vélo, si bruyante avec ses bars qui diffusent leur musique à ciel ouvert, où on ne peut boire en terrasse, que la bière du commanditaire principal...

Des contradictions qui illustrent exactement ce qu'il ne faut pas faire dans une ville.

Je reviens toujours au titre de la réflexion que je fais aujourd'hui à voix haute et avec vous. Small... Small.... Les petites choses dans un ensemble de choix éclairés... Oui, comme citoyens nous aimerions avoir le sentiment, l'assurance, la certitude que les choses sont pensées pour le bien-être de tous et non pour des intérêts corporatifs ou pour le profit de quelques uns.

LES DÉCISIONS POLITIQUES

Comment réconcilier les extrêmes et permettre à chacun de trouver sa juste part (le terme est très à la mode)?

Comment réconcilier les contradictions

le local et l'universel,

la culture populaire et la quête de l'excellence,

la défense du patrimoine et la création contemporaine

la promotion de grands événements et la vie quotidienne

équipements majeurs et la sauvegarde des quartiers et la vie des quartiers

comment et pour qui définir des politiques culturelles?

Les ennemis nous les connaissons bien...

La croissance... non contrôlée

Le profit à tout prix.

Les intérêts particuliers.

Les développements trop rapides, mal planifiés.

Les luttes stériles entre politiques locales et politiques régionales ou nationales.

Les enjeux de pouvoir...

Les considérations électoralistes.

Le mauvais goût.

La mémoire qui manque.

Je pourrais énumérer des ennemis à l'infini mais vous les connaissez aussi bien que moi.

Pour conclure...

J'aimerais vous laisser avec l'histoire de ma famille et de sa relation à la ville qui, je l'imagine, doit ressembler à l'histoire de beaucoup de familles du XX^e siècle.

Mes grands-parents habitaient la campagne, une terre de roches sèche et stérile des basses Laurentides. Le bois, les moustiques, peu à manger pour les enfants tellement nombreux. Malgré les lacs, la beauté des paysages et la grande paix, ma grand-mère, une femme seule avec huit jeunes enfants, déménage en ville et ouvre un petit dépanneur. À cette

époque, jeter les meubles en bois et acheter des meubles de chrome et d'arborite, c'était le progrès. Elle s'est retrouvée dans « le parc à l'ail » quartier pauvre du centre-sud, nommé ainsi parce qu'il était multiethnique et que l'ail ne faisait pas encore partie de la cuisine quotidienne québécoise. Ma mère, la dernière des huit enfants, a eu la chance d'échapper à l'usine et quand la jeune enseignante s'est mariée, elle a été tout à fait heureuse de partir pour la banlieue élever ses six enfants. Il y avait des arbres, de l'air, de l'espace, un compromis entre la ville et la campagne. Mes tantes, mes oncles et ma grand-mère ont suivi. Ils formaient un village dans une petite ville de la rive-sud.

Pour trouver la culture que mes parents voulaient absolument nous offrir : diction, ballet, musique, écoles postsecondaires, il fallait aller en ville. À Montréal... et nous allions à Montréal à l'école, au théâtre, au concert, à la bibliothèque même si ça nous semblait tellement loin.

À 20 ans, dans un immense besoin de liberté, j'ai déménagé à Montréal, au centre-ville. J'y trouvais tout ce que j'aimais. L'ouverture sur le monde dans la rue Saint-Laurent et ses produits qui venaient de Pologne, de France, d'Italie, du Portugal, d'Asie. Les théâtres, les bibliothèques et les cinémas, les écoles, les cultures se croisaient souvent sans se rencontrer mais elles aiguisaient ma curiosité... Le métissage déjà. Montréal malgré ses fractures est une ville métissée.

À 28 ans pour des raisons de décor sur le toit de l'auto et de troisième étage je suis retournée sur la rive-sud où, je l'avoue, j'ai été bien heureuse d'élever mes enfants. Puis il y a trois ans mon mari et moi sommes revenus au centre ville. Le centre ville multiethnique, populaire où tout se fait à pied et en vélo. Études, travail, sorties, loisirs, où les jardins sont urbains et communautaires, où les ruelles sont de plus en plus fleuries. Oui, les besoins, les envies, les rythmes changent au cours d'une vie... mais une certitude reste : pour que ville et culture s'interpénètrent, se fusionnent, grandissent dans une harmonieuse parenté d'esprit il faut trouver un rythme humain de développement, garder la ville et la culture à l'abri de la spéculation et des intérêts particuliers, faire toutes choses avec une vision à long terme en « nous souvenant » comme le dit la devise du Québec.

De quoi sera fait demain? Je veux rêver que les bicyclettes traverseront l'hiver comme à Copenhague, que tout autour de ma maison les cours des HLM auront des arbres et des fleurs et des légumes en été, que les salles de spectacle se seront multipliées et pleines tous les jours, que nous ferons des pique-nique sur les trottoirs entre voisins, qu'on trouvera des bicyclettes pour quatre enfants et les courses comme à Stockholm, qu'il y aura tout le long de la rue Ontario des œuvres d'artistes du coin et qu'on viendra de très loin pour les voir. Il y aura toujours bien sûr des voitures, puisque certains en auront encore besoin, avec de petits stationnements aux croisements des rues... qui, elles, se seront mises à créer des perspectives et des jardins, de petites places pour la pause où les jeunes mamans pourront oublier leur bébé aux vieux heureux d'un contact avec les plus petits. Il y aura des abris pour ceux qui vendent L'Itinéraire. Les handicapés en fauteuils roulant trouveront facilement le soleil sur ces petites places... tout près de leur logement adapté. Et les jours de beau temps les étudiants pourront venir y étudier car il y aura une connexion WIFI et pourquoi pas... des tables.

Et tout cela... simplement... parce que la ville aura été voulue, décidée et dessinée pour tous avec les moyens que nous avons qui sont loin d'être banals, nous le savons bien. Nous sommes une société riche dans un pays riche dans un hémisphère riche et ailleurs dans le monde, on fait souvent beaucoup mieux avec beaucoup moins. Il faut seulement que nos richesses soient mises au service du bien public et non des intérêts particuliers et que nous sachions faire le lien entre notre passé et notre futur.